



Scuti

CHARLES DE L'ESCLUSE

D'ARRAS

LE PROPAGATEUR DE LA POMME DE TERRE

AU XVI^e SIÈCLE

SA BIOGRAPHIE

ET

SA CORRESPONDANCE

PAR

Ernest ROZE

PARIS

J. ROTHSCHILD, Libraire
13, RUE DES SAINTS-PÈRES



J. LECHEVALLIER, Libraire
23, RUE BACINE

—
1890

XVII

A Thomas Rediger, à Padoue.

S. P. — Cher Rediger, comme j'ai appris récemment par Materne qu'ayant quitté la France, tu te rendais en Italie (que je n'ai jamais eu l'occasion de visiter), je ne puis assez l'exprimer combien j'ai été ravi d'apprendre cette nouvelle. Je voyais, en effet, qu'on ne pouvait mieux choisir pour tes voyages que cette contrée si florissante, si riche en souvenirs de toute antiquité : tu ne pouvais rien désirer de plus profitable. Car j'ai laissé l'Espagne, après l'avoir parcourue, à ceux qui gémissent de ses malheurs et de ses calamités (comme tu as pu t'en instruire par les Lettres de Kleinaerts, et comme je pourrais te servir de témoin oculaire), ou bien à ceux du moins qui savent se délecter dans l'étude des plantes et qui, lorsqu'ils observent quelque chose de nouveau dans cette étude, ne peuvent se livrer à aucun autre travail. C'est pourquoi il me semble voir arriver ce jour, où tu reviendras d'Italie dans ta patrie, très instruit dans tous les genres variés de la science, connaissant avec les langues, les mœurs des diverses nations que tu auras observées.

D'ailleurs, lorsque j'ai appris que tu t'étais arrêté pour quelque temps à Padoue, je n'ai pu faire autrement que de l'écrire ces quelques mots, en y joignant une petite lettre pour l'illustre Jacob Antoine Cortusus, patricien de Padoue, philosophe émérite, à qui l'on doit tant, comme l'attestent les très savants travaux de Matthiolo, et dont je ne puis passer sous silence les œuvres très érudites, qui rendront son nom immortel. Mais la principale occasion de lui écrire (car je lui ai écrit quelquefois d'autres lettres, à ce point que l'amitié entre absents qui ne se sont jamais vus ni l'un, ni l'autre, a été contractée entre nous depuis une année), est pour

que je te ménage son amitié (si par hasard elle te tient au cœur), amitié que j'estime devoir être fort honorable.

Il y a en outre à Padoue un homme très érudit et savant dans la connaissance des plantes, c'est Guilandinus¹, de Prusse, auquel est confiée la direction du Jardin de Padoue. Je désirerais recevoir de lui, si cela était possible, quelques graines de plantes rares, ce qui, je crois, ne te serait pas difficile à obtenir. Car, malgré que nous soyons tourmentés ici par les fluctuations des émeutes, mon esprit cependant ne peut pas ne pas se délasser dans l'étude des plantes (pour laquelle tu sais que j'ai toujours et uniquement éprouvé du plaisir). Donc, si tu peux faire usage de mes petits services, je te les offre bien volontiers.

Porte-toi bien, cher Rediger.

Bruges, dans les premiers jours de Mars 1567.

Ton bien dévoué, *Carolus Clusius A.*

XVIII

A Jean Craton de Kraftheim, à la Cour de l'Empereur.

S. P. — Illustre Craton, l'état de ce pays est si malheureux que c'est ce que j'ai de plus intéressant à t'écrire. Je ne puis rien et dire de mes affaires, parce que nos tumultes font obstacle à mes efforts et à mes études. Je ne puis sans douleur voir ces contrées si bien cultivées se trouver dans une si misérable situation, qu'elles ne pourront retrouver leur ancien état si florissant. Sans doute,

1. Il s'agit de Melchior Wieland, de son nom latinisé Guilandinus, né à Königsberg.

les conseils humains ne font rien ici, pas plus que les soins des hommes même les plus prudents. Il n'y a que Dieu seul qui, offensé par nos très grands péchés, puisse adoucir ces infortunes; je le prie donc de tout cœur qu'il ait enfin pitié de nous. Mais bien que, par ces tumultes, mes études soient profondément troublées, je ne puis cependant oublier cette tendance de mon esprit à se porter vers les études minéralogiques (dont je l'ai parlé naguère), parce que cette ardeur de m'en occuper augmente de jour en jour. C'est pourquoi si tu peux m'aider de quelque façon que ce soit dans ces études, je te prie instamment de le faire. J'ai appris que certaine espèce de Pierres plates se trouve pour ainsi dire en cercle, là où passent les guides, sur les montagnes qui séparent la Hongrie de la Dacie ou Transylvanie : certaines de ces Pierres ont la couleur, les unes de l'or, les autres de l'argent, et paraissent être remarquables par des caractères encore inconnus. On rapporte que le Roi Ladislas, lorsqu'il poursuivait les Tartares chargés de butin et de dépouilles, appréhendait, en raison de l'avarice et de la lâcheté de ses soldats, de les voir s'arrêter devant les trésors abandonnés sur la route par les ennemis et de perdre ainsi la victoire. Il aurait alors demandé à Dieu de vouloir bien convertir en pierres les pièces de monnaie et les écus, semés ainsi par les Tartares sur la route, de telle façon que le soldat déçu eût plus d'ardeur à poursuivre l'ennemi. Si par tes soins je pouvais être mis en possession de ces Pierres, cela me serait très agréable. Le très savant Matthiole rappelle la même histoire dans ses Commentaires, à propos d'un Iris à fleur dorée, qu'il dit être cultivé dans les jardins de la Bohême. Je voudrais utiliser avec soin sa semence, si cet Iris en donne, ou bien une ou deux racines. Pardonne, illustre Craton, si je suis un demandeur importun et si je détourne vers ces bagatelles ton esprit occupé par d'autres affaires plus sérieuses. Adieu, et dans l'occasion présente mes salutations empressées au généreux Jean Rediger, ainsi qu'à Sambucus, quand tu le verras.

Bruges, en Flandre, 10 des Cal. d'Avril 1567.

Ton bien affectionné Carol. Clusius A.

XIX

A Thomas Rediger, à Padoue.

Il n'est pas douteux, cher Rediger, que tu ne sois gravement affligé de cette double nouvelle de la mort de Jean Moremberg, ton oncle maternel, et de celle de ton excellent frère Jean, très lié avec toi. Mais je pense que la mort de ton frère t'accablera davantage, parce que tu le verras dans la fleur de l'âge, encore honoré des charges par lesquelles il a passé, et privé de tes consolations. A moins cependant que tu ne saches déjà, étant instruit par des préceptes tant chrétiens que philosophiques, que tu ne peux accepter de consolation, comme il ne m'a pas été possible d'en trouver moi-même dans une douleur à la fois privée et publique, lorsque j'ai perdu, pendant nos troubles, mon oncle paternel, septuagénaire, qui est mort pour la défense de la pure doctrine. Il n'a pas suffi à ces hommes sanguinaires de livrer à un supplice public un homme des plus méritants, ils ont ordonné encore de dépouiller sa famille de tous ses biens. La situation de ce pays est telle qu'il ne peut pas y en avoir de pire: tout est désespéré¹. Mais à quoi sert de pousser des lamentations que la douleur aigrit encore? Certainement je ne t'aurais pas importuné, si tu ne voulais reconnaître que c'est en raison de ton amitié que j'ai été poussé à me plaindre et à te communiquer une partie de ma douleur. Mais Dieu, qui peut seul adoucir nos chagrins par une véritable consolation et nous arracher aux maux présents, daignera favoriser tes voyages. Adieu et porte-toi bien, cher Rediger. Le trouble de mon âme ne me permet pas de t'écrire sur d'autres sujets.

Bruges, en Flandre, 14 Avril 1567. Ton affectionné Carolus Clusius A.

1. Les Flandres étaient alors sous la domination cruelle et tyrannique du Duc d'Albe.

pour rédiger l'Histoire de ces plantes (autant que cela me sera permis, au milieu de tous nos troubles que je vois s'augmenter de jour en jour), et pour occuper le graveur à en terminer les figures, afin qu'au printemps prochain, par la faveur divine, cette Histoire puisse être publiée.

Adieu, illustre Craton. Je te prie de vouloir bien te souvenir de ce que je te demandais dans mes deux dernières lettres.

Bruges, 23 Avril 1567. Ton bien affectionné *Carol. Clusius A.*

XXII

A Thomas Rediger, à Padoue.

S. P. — J'ai été très heureux, cher Rediger, d'apprendre par Materno qu'ayant quitté Bologne, tu étais retourné à Padoue. Il y a sans doute beaucoup de bonnes choses et de la philosophie que les étudiants peuvent apprendre à Bologne; mais je sais que Padoue est pour cela bien supérieure à Bologne, parce qu'il y a à Padoue un grand nombre de savants, avec lesquels tu pourras discuter avec plus de plaisir et plus de liberté. Je juge que l'Italie est sans doute heureuse, n'étant pas en proie à ces misères que nous supportons chaque jour. Si je n'étais retenu ici par des affaires, je parlais certainement ailleurs, pour ne pas être forcé de voir l'état si malheureux de ma patrie, qui était jadis très florissant. Comme cela ne m'est pas permis, je me contente de mon sort actuel, et je m'abstiens de fonctions publiques, afin qu'autant que me le permettent des affaires privées, je puisse me recréer dans mes études, que j'ai toutes consacrées aux admirateurs des merveilles de la Nature. C'est pourquoi je te prie, dans le cas où tu pourrais m'aider en cela, de ne pas être fâché de me prêter tes bons offices. Les

choses que je te demande sont, ou des graines de plantes rares, ou des bulbes, ou des pierres présentant quelque impression, telles sont par exemple celles qui représentent quelque chose d'animé, ou bien celles qui tirent leurs noms des animaux comme l'*Ælites*, etc. Si réciproquement il se trouve que tu puisses utiliser mes petits services, je te les offre avec le plus grand empressement et sans aucune exception.

Porte-toi bien et sois heureux, cher Rediger. Je te prie de saluer en mon nom l'ill. Jacob Antoine Cortusus (si par hasard vous avez fait connaissance).

Malines, 1^{er} jour d'Octobre 1567. Ton affectionné *Carolus Clusius A.* — Parmi les bulbes, ceux des Tulipes, si tu en rencontres, seront les très bien reçus.

XXIII

A Jean Craton de Kraftheim, à Vienne.

S. — J'ai trouvé, il y a deux jours, chez Plancus, libraire de Bruges, tes deux lettres datées de Vienne, la première du 11 Octobre, la seconde du 18, alors que deux jours auparavant Materno, à Anvers, avait déclaré n'avoir pas reçu d'autres lettres de toi que celles que tu avais envoyées à Biesius. Dans la première lettre se trouvaient des cartes, mais en très mauvais état, sur lesquelles se déroulait la terre de Caffé, tracée par les mains des explorateurs, qui estiment peut-être qu'on ne pouvait la représenter autrement. Ce présent m'a été sans nul doute très agréable, et si quelquefois il arrive que tu en reçoives de semblables, je te prie de te souvenir de moi : tu ne sais pas, en effet, combien j'ai été toujours porté à l'étude des documents étrangers de cette nature. C'est pourquoi il